

Les
journaux
intimes :
un
autre
regard.

Ou :

Justification désordonnée de mes projets de diplômes.

**Les journaux intimes:
un autre regard.**

Ou :

Justification désordonnée de mes projets de diplômes.

de
Chloé Mazlo

Le mercredi 30 août 2006, à 15h34 Europe/Paris,
Liliane Mazlo a écrit à Chloé Mazlo :

...Dans la vie, les choses ne sont pas rectilignes. Cela se vérifie dans ce projet qui est loin d'être graphique au sens pur de lignes agencées. Il faut rester souple et s'adapter aux situations. Dans le Sud de la Turquie, il y a eu des attentats. Cela aurait pu être des tremblements de terre. Dans les lieux les plus sûrs on peut mourir, comme on peut survivre à de grosses catastrophes. On ne sait rien mais au fond de soi si on écoute calmement arrivera toujours une réponse aux questions que l'on se pose. Parfois ce sont les autres qui indiquent ...

Introduction

1. Explication du projet d'édition

- a. Origines de mon projet de voyage au Liban
- b. Changement de sens
- c. les enjeux du projet

2. Les étapes de ma pratique de l'écriture personnelle

- a. Journal d'adolescente
- b. Journaux de voyages
- c. Comment l'écriture est devenue quotidienne
(l'angoisse, le travail sur soi, le célibat, la mémoire)

3. Dénouer l'intime de l'universel.

- a. Mon histoire personnelle rentre en contact avec l'actualité.
- b. l'imprévisible
- c. Autre point de vue sur le conflit

4. Mise en forme du journal de voyage :

- a. Le texte
- b. Les images
- c. Les journaux intimes en images

Conclusion

Sources

J'ai choisi pour mes deux projets de raconter mon vécu à travers des journaux intimes: le premier sur un voyage de l'orient à l'occident dans une situation politique instable et le deuxième sur mes aventures amoureuses ratées.

À travers ce mémoire, je vais vous raconter l'histoire de mon voyage, puis mon approche de l'écriture personnelle. Les deux dernières parties traiteront de mes questionnements en tant qu'étudiante en graphisme face à un événement d'actualités : comment dénouer l'intime de l'universel? Puis comment, grâce à la mise en forme, prendre position?

1. EXPLICATION DU PROJET D'ÉDITION :

a. Origines de mon projet de voyage au Liban:

>>Le mercredi, 22 juin 2005, à 22:16 Europe/Paris, Chloé Mazlo a écrit à Alain Willaume:

...

J'aimerais vous parler d'un « plus gros projet »... Cela va être dur car je n'en ai jamais parlé à personne. Commençons par le début ou par mon histoire... Enfin celle de mes parents. En juillet 76, mes parents décident de quitter le Liban. Après de nombreuses hésitations sur le choix du pays, ils se décident pour la France. Ma mère a 22 ans, mon père 27. Ils effectuent alors un voyage de plus ou moins un mois, dans une Fiat 750 accompagnés du frère de mon père et de sa femme. Ils traversent la Syrie, la Turquie, la Bulgarie, la "Yougoslavie", l'Italie, la Suisse, et arrivent à Paris. Cela fait maintenant un an que j'ai envie de leur dire merci pour ce choix et de le faire à mon tour : aller au Liban (en avion), y rester un peu et revenir en France en voiture ou en bus(je n'ai pas encore mon permis).Par le même chemin... Trente ans après et au même âge que ma mère. Avec mes trois frères? Ou seule. Enfin beaucoup de questions se posent et j'y pense très souvent. Je voulais savoir si cela pouvait se faire en projet de diplôme? Comme cela je réaliserais le trajet l'été prochain et j'ai un an pour le préparer. Voilà c'est peut-être une idée bizarre, mais elle me tient à coeur. J'espère que j'ai été claire dans mon explication. Bonne soirée.

Chloé

>>Le jeudi, 23 juin 2005, à 20:13 Europe/Paris, Alain Willaume a écrit à Chloé Mazlo:

Bravo Chloé, c'est une très belle idée. Renseignez-vous bien auprès de Philippe Delangle pour connaître les moyens de faire valider ce projet pour le diplôme. En tout cas, sachez que si c'est OK pour l'école, je pourrai vous aider à travailler sur ce voyage, si cela peut vous intéresser.

À bientôt donc...

Ps : je viens de voir ce lien sur un voyage souvenir :« Souvenirs du Viêt Nam » de Liza Nguyen

Alain

Je me documente plus tard sur cette artiste dont m'a parlé mon professeur. Je découvre son travail photographique réalisé au cours d'un voyage au Viêt Nam durant l'été 2004. Ce pays lui est familier, car c'est celui de son père, mais elle n'y a pas grandi et y est étrangère. C'est un peu la relation que j'ai avec le Liban. Je m'en sens proche, mais j'en suis très éloignée. Je trouve aussi des similitudes dans son questionnement principal: Comment faire le deuil d'une histoire et d'un pays que l'on n'a pas connu? Cette artiste transforme ses photographies en cartes postales du Viêt Nam et nous invite à regarder l'histoire de ce pays dans sa forme la plus banale, sa forme touristique. Elle nous ramène la mémoire la guerre vietnamienne.

Je décide de lui écrire en lui parlant de mon projet.
Sa réponse changera le cours de mon projet....

b. changement de sens :

>>Le mardi, 21 février 2006, à 18:32 Europe/Düsseldorf, Liza Nguyen a écrit à Chloé Mazlo

Bonsoir,

Ce n'est pas "une idée bizarre" comme vous l'avez écrit mais une très belle histoire à raconter. À votre place, je ferais le chemin inverse en voiture. Je partirais de France et traverserais tous ces pays car vous partez vers l'inconnu comme l'a fait votre mère (vers vos racines et non vers un autre avenir) donc il faut garder le suspense pour la fin: votre rencontre avec votre terre d'origine!

Liza

Mon père me l'avait déjà dit « quand tu entreprends quelque chose, fais-le dans le sens inverse vers lequel tu pensais le faire »... Ça va de l'action de tourner une vis, mettre le couvert, et ça a commencé par ma naissance. Le projet prenait donc un autre sens, je devais y penser plus sérieusement... Que faire là-bas ? Durant le voyage ?

c. Les enjeux du projet:

J'avais l'idée principale, mais pas le développement. Je m'en suis bien rendu compte au premier contact avec l'extérieur.. En effet, dès janvier, j'ai commencé à solliciter différents organismes afin d'obtenir des aides financières. Le premier résultat « trop vacances » confirma que je devais plus élargir. Pour la première fois dans un de mes projets se posait le problème de « il faut que cela touche un maximum de gens ». En option communication depuis trois ans, j'étais incapable d'intéresser des gens avec mon histoire personnelle. J'ai eu la chance de rencontrer des dames très attentives à mon projet dans la mairie de la ville de mes parents. Elles m'ont aidée en posant les bonnes questions, et j'affrontais un public extérieur à une école d'art pour la première fois. Le point motivant de ce voyage était « mon problème d'identité » que se pose chaque personne qui grandit dans un pays différent de celui de ses origines. Les objectifs ont donc été basés là-dessus (extrait du dossier monté pour les subventions) :

« Ce voyage sera une expérience culturelle sur la notion de racines et de quête, enrichie par les imprévus du voyage, également sous-tendu par une volonté et une vision artistique dédiée à une narration et à un « sentiment ». L'objectif

principal est de rencontrer un maximum de personnes ayant eu leur naissance ou leur vie déplacée par un problème économique, politique ou autre, et de récolter leurs récits, leur ressenti. De les faire parler. La question d'identité se posant de plus en plus en France, ces témoignages me permettraient de soulever des questions sur les liens entre pays d'origine et pays de naissance, sur le mélange de cultures qui se fait, parfois, trop brutalement. J'allais traverser des pays ravagés par des conflits dus à l'identité, pour arriver dans un pays lui aussi détruit par une guerre civile. Est-ce que ma double nationalité pourrait me donner assez de force pour réussir à communiquer la volonté que j'ai de faire comprendre aux gens que nos racines différentes ne sont ni un poids, ni une défense, ni une excuse? Mais une richesse que je voudrais partager. Je suis issue d'un pays où des hommes ont pu tuer leurs voisins car ils n'avaient pas la même origine qu'eux. Mais en France l'ignorance que nous avons de nos voisins n'est-elle pas aussi dangereuse? »

Tout comme l'écrit Amin Maalouf dans « les identités meurtrières », « l'individu ne se contente pas de prendre conscience » de son identité, il l'acquiert pas à pas. J'allais donc « faire le pas » jusqu'au pays de « mon sang ». Je comptais les jours en attendant l'été, j'avais pris la décision

d'embarquer uniquement mon grand frère dans cette aventure. Nous avons réussi à obtenir différentes subventions. Le gros du chemin était déblayé, il ne nous restait plus qu'à partir.

2. LES ÉTAPES DE MA PRATIQUE DE L'ÉCRITURE PERSONNELLE

Parallèlement à cette période, j'avais commencé à tenir un journal intime de façon quotidienne, et j'aimerais, tout comme je viens d'expliquer les différentes étapes de mon projet de voyage, éclaircir la place qu'a prise ces journaux au fur et à mesure dans ma vie.

a. Journal d'adolescente :

Mon premier journal date de 1994 (j'avais donc 9 ans) et se termine deux ans plus tard, au début de ma crise d'adolescence. Il est suivi de très près par un autre, qui est tenu très irrégulièrement et s'arrête à mon entrée au lycée. J'ai hésité de nombreuses fois à les jeter, car je ne pouvais imaginer avoir écrit des choses aussi hallucinantes :

Dimanche 26 Août 1997 :

Je déteste mon père, ça n'a pas changé et cela ne changera jamais.
Je le hais comme le diable. J'arrête de manger jusqu'à ce qu'il me
laisse aller en vacances avec la famille de Raphaëlle. Je le jure devant
Dieu. Je vais devenir anorexique comme ça j'irais à l'hôpital et je ne
serais plus dans cette maison de cons...

Je ne sais pas si en parler ici est très intéressant, mais
ils appuient une des caractéristiques fondamentale
du journal intime, en rapport justement avec les
motivations de mon voyage. Écrire aide
à se construire une identité, à se connaître. Relire
des choses que l'on a écrites à 11 ans
et que l'on vit encore à 23 ans est assez troublant.
Par exemple:

Mercredi 28 décembre 1995

Ma meilleure amie me manque, le dernier jour d'école, elle
me cherchait un mari (façon de parler) parce qu'elle me trouvait
trop seule. Enfin, elle n'a pas trouvé...

Mercredi 9 juillet 1997

... Sinon, en amour, c'est le bide total. Tandis que Célia sort avec Joël,
un mec qu'elle a rencontré à la patinoire. Et toutes mes autres copines
aussi ont des copains. Je ne sais pas si elles sont précoces
ou si c'est moi qui suis à la bourre. Merde, je m'en tape à la fin,
je suis très heureuse comme ça.

Mercredi 11 juillet 1999

... Et puis je ne vois plus trop Célia, on a évolué différemment.
Elle, on dirait une femme mariée, elle fait des sorties en couple.
Et moi, je n'ai pas de copain depuis six mois (je ne m'en plains pas)
et ça ne dure jamais. Je ne peux supporter l'idée d'être dépendante
de quelqu'un, de lui faire un compte-rendu de mes journées et puis
mes parents ne me donnent pas envie de me marier). Bref, je plains
les couples et ne pense qu'à ma liberté (peut-être que je loupe quelque
chose de merveilleux, je ne crois pas !).

Dimanche 25 septembre 2005

.... Je ne veux pas être prisonnière d'un quotidien que je me serais
forgé... J'ai peur. J'aimerais savoir où je vais habiter,
si je me marierais et avec qui... J'ai peur de faire un faux pas par peur
de faire un faux pas. Ne pas partir parce que c'est plus facile.
Parce que je pourrais penser à avoir un copain, à construire
une relation. Mais je dois rester seule pour être plus libre de choisir ?
C'est dur de grandir.

Et voici le sujet de mon projet vidéo :

« Me voilà en dernière année, dans quelques mois,
je passe mon diplôme. Diplôme qui symbolise
la fin de mes études. La fin de ma vie étudiante.
Si je pars de l'idée que la plupart des gens
rencontrent la personne avec qui ils passeront
le restant de leur vie durant ces années, cela veut
dire qu'il ne me reste que ces quelques mois pour
rencontrer l'amour. Avec des extraits de mon journal

intime comme lien narratif, j'aimerais réaliser une série d'animations qui raconterait mes histoires amoureuses ratées, sur un ton décalé, avec une très grande part de fiction. Elles seraient complétées en parallèle par une autre série d'animations qui illustreraient mes questionnements et mes "théories" sur l'amour que je développe à travers mes lectures et discussions.»

Je n'arrive pas à conclure ce paragraphe en disant si c'est rassurant ou effrayant de voir que mes idées ne changent pas trop en 11 ans.

Je me contenterais de retranscrire les paroles de Renée Rioul, prononcées lors d'une conférence donnée à l'université de Strasbourg en 2003 :
« ... Il est vrai qu'écrire aide à vivre, écrire sur soi aide à se comprendre. »

b. Journaux de voyages

Cette douloureuse adolescence passée, je n'ai plus écrit durant quelques années. J'aurais donc pu en rester là, mais j'ai ré-ouvert un cahier lors de mon premier « voyage aventures ». J'avais alors presque 19 ans, et pour la première fois, je partais à l'aventure avec deux amies. J'ai tout de suite ressenti le besoin de prendre un « journal de route » avec moi. Il est devenu un compagnon à part entière

et chaque soir, je prenais le temps de relater nos journées, plus ou moins passionnantes. Les deux années qui suivirent, nous effectuâmes d'autres voyages durant l'été et je fus nommée « responsable du journal » (je préférais cela à « responsable de la trousse à pharmacie »). De nombreuses personnes tiennent un journal durant leur voyage, comme le prouvent les maisons d'éditions qui sortent des carnets de routes « pré-préparé ». Le « CITY NOTEBOOK POCKET » de chez Moleskine, par exemple, est une collection qui traite différentes villes très visitées (Berlin, New York, etc....) et contient à l'intérieur un plan de la ville, un plan de métro et des pages vierges... Dans « le journal intime, histoire et anthologie », Philippe Lejeune et Catherine Bogaert appuient cette idée en écrivant : « De toutes les situations qui nous conduisent à tenir un journal, le voyage est l'une des plus séduisantes, des plus ouvertes. L'écriture accompagne presque inmanquablement ces périodes stimulantes, limitées dans le temps et dans l'espace, dont on perçoit, davantage encore que dans la vie quotidienne, le côté éphémère... Et même si ordinairement nous ne tenons pas de journal, nous sommes souvent saisis, dans ce moment d'exception, par le désir d'écrire: pour rythmer un temps qui n'a pas les contraintes ordinaires de la vie, fixer ces instants fugitifs, conserver la fraîcheur des sensations premières,

ébaucher déjà une réflexion sur ce que l'on a découvert et vécu. Le journal de journal de voyage est presque une évidence! »

c. comment l'écriture est devenue quotidienne

C'est donc dans l'idée de fixer les moments extraordinaires que j'allais vivre, que j'ai commencé un journal le premier jour de mon départ pour Barcelone, en Erasmus. Quatre mois de séjour, et bien évidemment plus de journées ordinaires que d'aventures folles. Mes journaux ont ainsi pris un autre ton: j'y notais mes activités quotidiennes et des « petites » réflexions.

L'angoisse

À mon retour, je ne pus me résigner à arrêter ce « rituel ». Je pense qu'une des premières raisons est assez primaire. À mon entrée dans l'option graphisme, j'ai commencé à avoir de terribles crises la nuit, que j'appelais des « crises d'angoisse » car elles survenaient surtout à des moments de grand stress. J'avais vu différents médecins et aucun n'avait su mettre un nom sur ce « mal », me conseillant plutôt de prendre des calmants. Mais les crises devenaient de plus en plus fortes, de plus en plus régulières, m'empêchant de dormir, me rendant faible, abattue, et seule. Or, durant mon

séjour en Espagne, je n'avais subi aucune fois ces crises. Je revivais, le mal était parti! Je pris mon journal, en partie, pour placebo. Prendre du recul sur moi au moins un quart d'heure par jour, m'arrêter, faire une pause, analyser, c'est peut-être cela qui me manquait. J'avais de plus assisté à des cours de philosophie qui parlaient d'un philosophe arménien, Gurdjieff. « Il visait à promouvoir l'auto-observation et « le rappel de soi » pour que ses élèves puissent commencer à sortir de leur profond sommeil et devenir conscients de leur vrai moi. Alors seulement, ils cessaient d'être des machines humaines. » Ainsi conseillait-il de s'arrêter parfois durant les activités de la journée, et de simplement prendre conscience de soi, de son corps, de l'endroit où l'on est. J'ai fait le lien avec le moment où l'on écrit : c'est un moment de calme, de solitude et d'analyse de soi.

Le travail sur soi

Ce moment de réflexion sur soi fut beaucoup utilisé, et dans des milieux très différents. Historiquement, on place le « début du journal intime », en Europe, comme moyen d'expression et d'auto-analyse à la fin du 18^{ème} siècle. Mais l'idée de l'examen vespéral remonte bien plus loin. Au VI^{ème} siècle avant J.C, Pythagore conseillait dans

« ses vers dorés » :

« Ne laisse pas le sommeil tomber sur tes yeux las

Avant d'avoir pesé tous les actes du jour :

« En quoi ai-je failli ? Qu'ai-je fait ? Quel devoir ai-je omis ? » Commence par là et poursuis

l'examen ; après quoi blâme ce qui est mal fait, du bien réjouis-toi ».

On retrouvera ensuite cet examen, prôné par Socrate, comme l'un des « exercices spirituels » qui permettent d'arriver à la maîtrise de soi.

Mais contrairement à la formulation de Pythagore, il s'agit moins de trier le bien et le mal, mais plutôt d'une sorte d'hygiène qui permet d'analyser sa conduite et d'atteindre une sorte de sérénité.

Mais ces examens n'ont mené personne à les fixer par écrit, ils ne restaient qu'une marque orale.

Mais on dit tout de même que les « écrits pour soi-même » de l'empereur Marc Aurèle constituent une sorte de journal. Il y reformule les règles du stoïcisme, en tirant de son expérience du jour des raisons de renforcer ses convictions.

Ce n'est qu'au IV^e siècle que le journal intime trouve « un patron », sous la forme de Saint Antoine. Saint Athanase, son biographe, résume son enseignement sur ce point : « Il ajoutait qu'un moyen fort utile de se préserver du péché était que chacun marqua et écrivit même ses actions et les mouvements de son âme, comme s'il eût dû en rendre compte à quelqu'un, s'assurant que la crainte et la honte

de faire ainsi connaître leurs fautes les empêcheraient non seulement de pécher, mais d'avoir aussi de si mauvaises pensées... »

Le tout ayant pour but de « plaire à Notre Seigneur et mépriser les embûches du diable ».

Peu après, Saint Basile apporte une innovation importante : il conseille de faire porter son effort sur un seul défaut à la fois, en comparant les résultats d'un jour à l'autre, ce qui permet une observation de soi dans le temps. On peut alors parler de journaux spirituels, encore éloignés du journal intime, surtout en France car la religion catholique restait méfiante face à la pratique d'un journal, qui pouvait devenir une occasion de pécher.

Mais au début du 19^e siècle, il commence à être utilisé dans le système éducatif, rendant la pratique du journal quasi obligatoire, surtout chez les filles. Dans de nombreux pensionnats, les jeunes filles doivent écrire, puis remettre leur journal aux sœurs qui le lisent et y notent des appréciations.

Et c'est à peu près à la même époque que des gens ont commencé à écrire pour eux, de leur propre gré. La conjonction de plusieurs facteurs permet d'expliquer ce phénomène : Époque de la première révolution industrielle, de la prise du pouvoir par les bourgeois, on assiste à un bouleversement de l'ordre social, le consensus politique et religieux est remis en cause... La relation du « moi » à la société devient problématique, et le repli sur soi est souvent

l'ultime secours.

Le célibat

Seule avec soi-même. Caractéristique de notre siècle. Caractéristique des célibataires qui se font de plus en plus nombreux de nos jours. Et comme je l'explique dans une des animations de mon sujet vidéo « je m'ennuie toute seule ». Je mange face à moi-même, prends mon café face à moi-même... Il n'est pas rare que je me surprenne à parler toute seule, brisant le silence de ce dialogue permanent de « moi avec moi ». Dans « la femme seule et le prince charmant, enquête sur la vie en solo », Jean-Claude Kaufmann écrit :
« Seule. Seule avec soi. Avec le soi divisé de la vie en deux: la réflexivité est un dialogue permanent. Souvent, dans le petit cinéma imaginaire, deux personnages distincts entrent en conversation : le Soi parle au Soi... L'instrument privilégié du colloque intérieur est cependant l'écrit... Rien ne vaut la pratique personnelle de l'écriture. Raconter soi-même son roman. Le journal intime est une histoire ouverte, à inventer, à écrire, et à lire à la fois... La « mise en récit constitue un mécanisme identitaire » (Demazière, Dubar, 1997, p.304) : c'est au travers des histoires racontées que prend forme écrite le regard sur soi... Tout peut lui être dit, les

confidences les plus lourdes, inavouables, les questions de vie et de mort. Il ne juge jamais. Il écoute en silence celle qui tient la plume se parler d'elle-même ... »

La mémoire

Mais en plus de ce travail avec soi, sur soi, écrire est aussi un travail de remémoration (se souvenir ce que l'on a fait le jour même, la veille, etc.) qui entraîne vers « la mémoire infallible ». Quel bonheur pour moi qui parfois ne me souviens pas de ce que j'ai fait il y a deux jours de pouvoir me rappeler ce que j'ai fait il y a trois mois ou un an. Mais cela reste une mémoire pour soi ou pour les autres? J'aimerais préciser que je parle ici des journaux écrits par des personnes qui ne sont pas « censés écrire », en opposition avec ceux écrits par des gens qui savent, de leur vivant, que leur vie, intéressera un large public (des écrivains, des artistes, des politiciens etc.). Ces derniers peuvent avoir un certain style littéraire et savent consciemment ou inconsciemment que leurs écrits seront publiés. Écrire dans des cahiers ne serait-il pas espérer laisser une trace de notre passage éclair sur terre? Geste qui évoque une inscription sur un mur. L'homme, naturellement souhaite laisser une marque dans l'histoire. Ce désir de se perpétuer peut

se concrétiser dans le fait d'avoir des enfants par exemple. L'homme a toujours eu le souci de montrer son image aux générations futures. Transmettre quelque chose, c'est continuer à exister après sa mort, à se rapprocher du rêve de la vie éternelle. Le projet le plus symbolique est pour moi le projet du satellite « KEO ». Ce projet est né en 1994 de l'initiative de Jean-Marc Philippe, un scientifique-artiste français, pionnier du mouvement de l'art de l'espace. Ce satellite est une initiative soutenue par l'UNESCO, qui l'a décrété projet du XXI^e siècle. Il sera envoyé dans l'espace en 2009-2010, et devrait retourner sur la Terre dans 50 000 ans. Il contiendra des messages d'habitants de notre planète d'aujourd'hui ; ces messages seront un témoignage de notre civilisation pour les générations futures. Chaque être humain est invité à écrire par mail un message adressé aux futurs Terriens, et ce jusqu'au 31 décembre 2008 dernier délai. On pourrait aussi faire le rapprochement avec l'envie de vouloir communiquer notre histoire avec les extra-terrestres. Raconter l'histoire, son histoire à un inconnu. Jeter une bouteille à la mer sans savoir si elle sera ramassée un jour.

3. DÉNOUER L'INTIME DE L'UNIVERSEL.

Jeter une bouteille à la mer sans savoir si elle sera ramassée un jour, sans savoir si ce que l'on a déposé « servira » à quelque chose. Je vais donc tenter de cerner le rôle que peut avoir des écrits personnels face à la perception que nous renvoie les medias.

a. Mon histoire personnelle rentre en contact avec l'actualité.

Retournons au mois de juillet 2006. Me voilà, cliché de l'étudiante qui pense partir tranquillement faire un voyage qui lui servira de projet de diplôme et lui donnera bonne conscience dans la résolution de ses problèmes identitaires et de ceux des autres. Pas de soucis personnels préoccupants. Il fait beau. Je suis en vacances, j'attends mon départ au soleil tandis que mes camarades de classe sont enfermés dans des bureaux à faire « les stagiaires en graphisme ». Mais une toute autre réalité vient me frapper en pleine face.

Jeudi 13 juillet. France, Paris.

Levée à 7h00. Petit-déjeuner chez Tatiana. Je rentre à la maison en passant par la Défense. Étrange de se mêler à la foule qui va au travail quand on est en vacances. Après un café, je m'installe et regarde, comme tous les jours, les infos sur Internet. Catastrophe... Le Hezbollah (parti chiite extrémiste libanais), pour défier l'Israël

et en soutien au Hamas (parti islamiste palestinien, qui subit des représailles de Tsahal, armée de l'Etat hébreu, depuis le 25 juin, date à laquelle il a kidnappé un caporal israélien) a enlevé deux soldats israélien hier, à la frontière. Pour se venger l'Israël a bombardé l'aéroport de Beyrouth: une trentaine de morts, des civils, évidemment... J'ai mal au ventre, les jambes qui tremblent.... Trente ans après rien n'a changé? Je ne sais plus quoi faire.

Vendredi 14 juillet, France, Paris.

Et le lancement de roquettes continue au Liban...

Je croise les doigts espérant voir la limite de la folie humaine.

Je voulais voir ce qu'avaient fui mes parents, je n'en attendais pas tant. J'ai l'impression d'être dans un cauchemar, une mauvaise blague, un cycle infernal... Trente ans après, seules les armes ont évolué... Comme si on avait offert de nouveaux jouets à des enfants qui n'avaient pas grandi. Je ne sais plus où donner de la tête. Je me réfugie donc dans des activités futiles pour penser à autre chose. Je vais bronzer sur la terrasse d'Alice en lisant des magazines de merde.

Samedi 15 juillet, France, Paris.

... Et puis je ne peux plus rien faire.

Tout le monde quitte la maison et je reste là à m'enfoncer dans des pensées sans fin qui ne trouveront jamais de solution à ces problèmes sans nom et raison.

Mardi 18 juillet, France, Paris.

Le matin, je me rends à l'ambassade Libanaise. Je récupère nos visas qui, je pense de plus en plus, ne serviront à rien. Je ne me sens pas bien. Je m'assieds sur un banc, puis dans un café. Je réfléchis. Toute cette histoire me rend malade. Je suis totalement déstabilisée.

Cela fait à peu près 3 ans que j'ai eu l'idée de ce voyage et j'y pense presque tous les jours. Trop de coïncidences me poussent à y aller : trente ans exactement que mes parents étaient arrivés en France, ma mère avait alors le même âge que moi... Enfin, j'aime bien m'attacher à ce genre de détails pour me rassurer dans mon avancée. J'avais dans l'idée d'arriver au Liban et de faire un projet sur des enfants de Libanais émigrés, qui viendraient rendre visite à leur famille. Des jeunes comme moi, qui sont attachées à leurs origines, mais qui ne les connaissent pas ou très peu. Il y en a énormément, le Liban ayant comme particularité de compter plus de libanais à l'extérieur du pays qu'à l'intérieur. Je règle quelques formalités l'après-midi. Je n'arrive pas à dormir, il fait trop chaud.

b. l'imprévisible :

J'étais tétanisée... Mon projet tombé à l'eau, détruits par des éclats de bombes. Ma destination finale était en train de disparaître du paysage. Et quel horrible sentiment de penser à la destruction de ses projets personnels face à la destruction d'un pays. J'étais chez moi, assise dans le confort qu'avaient créé mes parents en venant en France. Impuissante. Enragée. Je ne savais pas comment rebondir. Et surtout comment rebondir sur un tas de bétons détruit? Les imprévus du voyage commençaient avant le départ. Ce conflit apparaissait pour moi comme quelque chose d'accidentel, mais je ne sais pas si on peut dire d'une guerre qu'elle est

« imprévisible ». Le plupart des gens ont été surpris par celle-ci, mais il est possible que si j'avais eu un peu de recul sur la situation, j'aurais pu l'envisager. Dans mon imagination, elle apparaît donc comme un accident. Cette notion est très développée par le philosophe et urbaniste Paul Virilio, notamment dans l'exposition qui eut lieu en 2003 à la fondation Cartier « Ce qui arrive ». De nombreux « accidents » majeurs de notre siècle y étaient représentés (Titanic, Tchernobyl...). Le philosophe précisait que cette accumulation n'était pas faite pour effrayer, « mais pour faire face à ce qui n'est plus un hasard mais une réalité cumulative croissante, à l'échelle de cette soudaine mondialisation ou attentat et accident tendent à se confondre dans l'anonymat d'une guerre non-déclarée. Principe de responsabilité ou principe de précaution, l'un comme l'autre ne pourront longtemps subsister sans la mémoire, le devoir de mémoire, vis-à-vis des désastres qui endeuillent l'histoire. »

Mon histoire personnelle prenait une autre dimension : elle était en train de se mêler aux actualités d'aujourd'hui, aux nouvelles qui feront l'Histoire de demain. Comment pouvais-je, avec mes petites forces «servir» à ce pays ? Mon statut de «fille de Libanais» pouvait-il plus légitimer une action face à ce conflit? Devant la destruction, ma

première réaction a été la construction. Je devais continuer à ériger un projet. Peu importe la forme qu'il prendrait, je ne pouvais pas laisser la guerre m'atteindre jusqu'en France.

Je n'ai donc pas voulu annuler le voyage, j'ai décidé de partir jusqu'à la frontière syrienne afin, au moins, de symboliser l'absurdité de la situation. J'avais l'impression de retourner exactement vers l'endroit que mes parents avaient quitté, de replonger dans l'ambiance qu'ils vécurent. On quitta donc la France le 26 juillet, sans plus savoir pourquoi. Le voyage se fait un peu à l'aveuglette, je pars vaincue.

Vendredi 4 août. Croatie, Zagreb.

...Je m'arrête dans un cybercafé. Pas de grandes nouvelles. Je parle avec Mathieu sur MSN qui me demande:

“-Mais pourquoi tu voulais partir au Liban?

- Je ne sais plus.

-Mais ce n'est pas ton histoire, c'est celle de tes parents.”

Il a raison, je commence à douter de mon projet. Je ne sais plus à quoi il sert, s'il est réellement valable, sincère ou si c'est encore une de mes comédies. Je regarde les informations: la situation au Liban est dramatique, il est bombardé de façon à le couper du monde, donc des ravitaillements en armes, mais en nourriture par la même occasion. Les Libanais vont mourir de faim et finir par se manger entre eux. Que faire? Et pourquoi en faire une histoire personnelle? Je ne sais plus si on voyage bien, allons visiter les bons endroits, réfléchissons bien. Où cela va me mener? Je ne me sens pas à ma place pour parler d'une guerre que je n'ai pas vécue. Ce n'est pas à moi

d'en parler et je ne vois pas à quoi cela servirait.

Rien ne peut arrêter les guerres dans le monde. C'est en ruminant ces idées que je rentre sous la pluie, en plus, à la cité U. Il est presque 20h00, Max est profondément endormi tout habillé.

Je fais cuire des pâtes dans ma popote qui a du mal à supporter les plaques électriques. Max se réveille et mangeouille. On en peut plus on se couche tout de suite après, on a besoin de sommeil.

Je suis un peu triste. Si quelqu'un pouvait me dire si j'emprunte le bon chemin... Mais pour aller où?

J'essaie de maintenir mon projet initial, une seule fois au cours du voyage, peut-être tout simplement pour avoir bonne conscience.

Vendredi 11 août. Bulgarie, Sofia.

...Nous devons nous organiser pour notre prochaine destination et aussi « je dois partir à la recherche de Libanais arrêtés en Europe » car Sofia est la première ville que l'on visite qui compte une « importante » population libanaise.... On se dirige vers une épicerie libanaise que j'avais repérée le matin. Je commence par photographier la façade, sans oser entrer. Je ne sais pas trop quoi leur dire, je n'ai pas préparé de questions, de « formulaires », vu la tournure des événements le ton a changé. Je me lance. J'entre. Il y a la femme assise, la grand-mère à côté et le mari derrière le comptoir occupé avec des clients. Je commence donc à parler à la femme qui a de très jolis yeux bleus et des cheveux très noirs. Elle ne parle pas très bien anglais et je ne parle ni arabe ni bulgare. Je lui explique que je suis étudiante et que je fais une sorte de reportage sur les Libanais à travers l'Europe. Je précise que mes parents sont libanais, c'est pour cela que cela m'intéresse, alors

si je peux les prendre en photo dans leur boutique. Elle me demande d'attendre, elle va demander à son mari. Elle propose un siège. J'attends donc entre elle et la grand-mère, mon sac et mon pied photo sur les genoux.

Le mari arrive, elle lui explique, il est sceptique. Il me parle en arabe avec un regard horrible, comme si j'étais l'incarnation de tous ses ennemis. La femme insiste. On dirait qu'il ne croit pas que je suis d'origine libanaise, il veut voir mon passeport. Je ne l'ai pas, alors il dit non avec son même regard terrible. Je ne comprends pas. Comme s'il croyait que je mentais et que j'étais venu leur faire du mal. Je ressorts de la boutique très touchée, triste. Ça ne doit pas être le bon moment pour parler du peuple libanais, ou alors c'est un peuple qui ne veut pas que l'on parle de lui. Je n'ai plus envie de rien faire. Je veux rentrer me coucher, ou en France, dans un endroit où je me sente chez moi. On erre dans les rues de Sofia, sans parler....

Un coup de théâtre change une fois de plus la situation.

Lundi 14 août. Bulgarie, Lovech.

...On se prépare, on prend une douche. J'ai le temps de vite regarder mes mails et de voir qu'il y a un cessez-le-feu au Liban depuis ce matin! Tout se chamboule dans ma tête, où j'avais écarté toute éventualité possible d'aller au Liban. Une toute petite porte s'ouvre... Il faut attendre de voir s'il est respecté. Au restaurant je ne pense qu'à cela... Oui? ...Non? ...On verra, calme toi...

Ce n'est qu'en Syrie que je réfléchir plus sérieusement s'il est prudent de franchir la frontière.

Dimanche 27 août. Syrie, Alep.

...Il est 14h00, Najo me dépose en taxi devant la maison et je vais manger une pizza chez Simone devant les infos en français.

Ils parlent des plans de reconstruction au Liban. C'est l'heure de la sieste digestive, je ne me sens pas très bien. Le fait de ne pas savoir quand et où partir m'angoisse. Je suis si près du Liban.

Cela me semble inutile d'aller faire du tourisme en Syrie... Déplacé...

Mais en même temps, aller au Liban en ce moment est peut-être encore plus déplacé. Pour y faire quoi ? Prendre en photos de monuments détruits puis rentrer. Ce n'est pas le moment, mais en même temps pourquoi pas ? Aaaa j'en ai marre.

Monde de merde....

Lundi 28 août. Syrie, Alep.

Je me réveille, mais me semble incapable de me lever. Affronter la réalité et mon choix de prochaines destinations. Je traîne au lit, espérant une réponse divine. Ou un signe au moins. Lorsque je me décide enfin à me lever, Simone est partie chez Aline. Je lis en attendant. À son retour, je peux enfin avoir mon

« nescafé à la Simone ». Elle est très fatiguée alors elle va s'étendre.

Et moi je reste là, devant mon nescafé, à réfléchir, réfléchir, réfléchir.... Je crois que je veux aller à Beyrouth. Il faut boucler la boucle. Après reste à savoir si c'est prudent. Par où passer ? Alep ou Damas ? Comment l'annoncer à Simone ? À la famille ?

Est ce que Frédéric peut encore me loger ? Je me mets devant la télé et regarde les infos d'Euronews. Le président de l'ONU vient d'arriver à Beyrouth... Les Israéliens ne peuvent plus bombarder dans ce cas-là... Ce n'est pas possible.

...

Mais les informations me montrent t-elles tout ?

c. Autre point de vue sur le conflit :

Depuis la France, dès le début de la guerre, je regardais les informations sur Internet plusieurs fois par jour, puis quand j'en eu le courage à la télévision. C'était la première fois que je me sentais concernée par les actualités de si près. C'était le seul lien que j'avais avec le Liban.

Les seules images. Alors je l'ai vu. Le Liban détruit. Un tas de poussières. Un tas de béton détruit rempli de cadavres d'enfants ensanglantés. Pour moi, ce n'était plus qu'un vaste champ de bataille.

Est-ce que mon imagination a exagéré ou alors les médias le présentait vraiment comme cela?

Durant le voyage, à chaque pause Internet, je continuais à regarder le site du « monde ».

Mais j'ai eu la chance d'avoir une autre version de la situation là-bas : mon frère avait fait la connaissance par Internet, pour des raisons professionnelles, d'un bijoutier français installé à Beyrouth. Lorsque celui-ci apprit que nous étions d'origine libanaise, il lui envoya ces mails groupés où il racontait sa version des faits.

>> Dimanche 30 Juillet, Liban, Beyrouth.

Objet : Cana 2

1996-2006 Même lieu dix ans plus tard, même catastrophe humanitaire, même bêtise humaine, même violence gratuite, mêmes morts inutiles...ou presque... Cana dix ans plus tard, c'est la même vision d'horreur des corps ensevelis sous les décombres, des mères éplorées, des ballets d'ambulances... Il y a dix ans de cela, les martyrs de Cana avaient été la principale cause de l'arrêt de l'opération « les raisins de la colère ». Aujourd'hui, ces 57 morts (dont 32 enfants) émeuvent le monde entier... Et même Mme Rice est touchée... Mais pas Ehud Olmert, ni son cabinet, ni son Etat Major... Alors là il faut vraiment qu'ils se mettent à parler de cessez-le-feu, c'est plus tenable (même si dès le début ce n'était pas tenable). Toute l'hypocrisie du monde ne peut plus être la seule position tenable... Les libanais aujourd'hui se rallient au Hezbollah. Ils ne peuvent se tourner que vers les hommes qui défendent leur fierté, leur identité, leur libanité... Mon cri se mêle ce soir à ceux qui ce matin s'en sont pris à l'immeuble de l'ONU... Messieurs les dirigeants, faites quelque chose, n'ayez pas peur ! Mes conditions de vie sont toujours idéales. En sécurité, ne manquant de rien sinon de paix...

Bien à vous

Frédéric

>>Vendredi 4 août, Liban, Beyrouth.

Objet : Nuit sans sommeil...

Les yeux rougis, les paupières lourdes, un goût amer dans la bouche et dans le cœur... Toutes les heures à partir de 1 h du matin, les murs et les fenêtres de l'appartement ont vibré très fort sous l'impact des bombes des chasseurs israéliens. Impossible de se rendormir entre chaque salve. On pouvait suivre en direct les bombardements à la télé. Recroquevillé sur le canapé, j'ai assisté en direct au lever du soleil sur les quartiers sud de la Capitale... Vers 7h du matin, la dernière détonation a été la plus inquiétante, pour la première fois, elle a résonné au nord et pas au sud... Les ponts de l'autoroute qui relie Beyrouth au nord du pays, à la hauteur du Casino du Liban, ont été partiellement détruits. C'est un nouveau pas dans l'escalade de la violence gratuite et aveugle... C'est dans cette ambiance, un peu irréelle, que ce matin j'ai signé un nouveau contrat de coopération internationale pour deux ans avec la fondation Al Kafaat. Avant cette signature « historique », avec M. Raif nous avons fait le point sur la situation au Liban et sur l'avenir de notre projet d'école-entreprise. Si le cessez-le-feu est signé dans une semaine, on peut envisager une rentrée début novembre, avec un afflux d'élèves dû aux déplacements de la population vers la Capitale et l'occupation massive des écoles publiques qui ne pourront fonctionner normalement avant longtemps. Le soleil est radieux, il fait chaud, Beyrouth se remet de ses émotions nocturnes... Bonne journée à vous.

Frédéric

Lorsque que j'hésitais à continuer ma route jusqu'au Liban, je lui écrit un mail pour me présenter et lui demander conseil depuis la Turquie. Voici sa réponse :

>>Lundi 21 août, Liban, Beyrouth.

Sujet : Bienvenue

Chère Chloé,

La situation ici est très instable. Depuis la signature du cessez-le-feu, il n'y a plus de bombardements, cependant, on a appris ce matin qu'un raid punitif avait eu lieu dans la plaine de la Bekaa. Je ne veux pas influencer votre décision, je ne veux surtout pas prendre la responsabilité de vous inciter à venir dans un pays en guerre. Je peux seulement vous conseiller, si vous décidez de venir, d'entrer au Liban par sa frontière nord, au niveau de Tripoli (des bus directs partent d'Alep régulièrement) je vous laisse mon numéro de téléphone portable, contactez- moi dès que vous serez en Syrie, je me ferais un plaisir de vous accueillir.

Bien à vous

Frédéric

Je lui confirmai ma venue depuis la Syrie et il me répondit ceci :

Mardi 29 août, Liban, Beyrouth.

Objet : Bienvenue !

Chère Chloé,

J'ai entendu votre voix hier au téléphone...

Je voulais vous envoyer un message, vous m'avez devancé...

Vous êtes toujours la bienvenue!

Il se trouve que j'ai fait l'aller-retour à Damas vendredi soir pour aller chercher un ami à l'aéroport. Pourquoi ne pas passer une journée à Damas? Le souk est envoûtant et vous n'êtes qu'à 3 heures de Beyrouth. Rendez vous au garage de Baramke, là-bas vous trouverez un taxi collectif pour Beyrouth pour environ 500 livres syriennes. Demandez lui s'il peut vous déposer au Musée (mathaf) de Beyrouth. De là vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure, j'irai vous chercher. Si vous décidez de passer par le nord, faites-vous déposer (si c'est possible à Daora, appelez-moi j'irai vous récupérer). Le passage de la frontière se fait aisément, j'espère seulement que vous avez un visa libanais. Vous pouvez donner mon nom et mon adresse pour la fiche de renseignement. Vous arrivez quand vous voulez, quand vous le pouvez, je suis assez disponible en général. Après ça vous serez autonome. Les Libanais seront très heureux de vous accueillir. C'est important pour eux de voir qu'on vient dans leur pays, alors qu'eux ne pensent qu'à le quitter... Je me fais une joie de vous rencontrer. La maison est modeste mais accueillante.

À bientôt

Frédéric

Rassurée sur la situation, je franchis la frontière Libanaise, quelques jours plus tard

Lundi 4 septembre, Liban, Beyrouth.

...Me voilà partie pour une nouvelle aventure, mais pour le moment mon état de santé me pose problème et m'empêche de réaliser la situation. J'ai trop froid et je suis brûlante, je sors du bus à la frontière syrienne, j'ai du mal à tenir sur mes jambes. Moment d'émotion intense... On passe la frontière libanaise ! Je suis la seule touriste alors je dois descendre montrer mon passeport. Le guichetier a l'air étonné et pas enchanté à l'idée que je vienne faire du tourisme en ce moment. Bon... Je remonte et m'effondre, essayant de me concentrer pour penser à ce que je ferais une fois à Beyrouth... Pourquoi suis-je là? Est-ce une bonne idée? Je m'imagine déjà au milieu des ruines, dans un Liban méconnaissable. Mais pour le moment, le paysage est superbe... On longe la mer bleue, bleue... De belles villas, des plages privées, des restaurants, Tripoli, Jounieh...17h30, nous voilà à Beyrouth... Et aucune trace de bombardements ni de bâtiments détruits. Je me dis que j'ai peut-être rêvé, qu'en fait, il n'y a pas eu de guerre. Ou alors ils ont tout reconstruit super vite.

...

Je ne comprenais plus rien. Où était la guerre que j'avais vue à la télé ? Les dialogues du film « Hiroshima mon amour », écrits par Marguerite Duras, revivaient dans ma tête :
« Elle : J'ai toujours pleuré sur le sort d'Hiroshima. Toujours.

Lui : Non, sur quoi aurais-tu pleuré ?

Elle : J'ai vu les actualités, le deuxième jour, dit l'Histoire, je ne l'ai pas inventé, dès le deuxième jour, des espèces animales précises ont ressurgi des profondeurs de la terre et des cendres.

Des chiens ont été photographié pour toujours.

Je les ai vus.

J'ai vu les actualités.

Je les ai vues.

Du premier jour.

Du deuxième jour.

Du troisième jour.

Lui, il lui coupe la parole : Tu n'as rien vu. Rien.»

...

Seules les histoires que me racontaient les gens que je rencontrais me rappelaient que j'étais dans un pays qui sortait d'un combat.

Mardi 5 septembre, Beyrouth, Liban

...J'ai à peine le temps de m'asseoir dans l'appartement que Frédéric arrive et me propose un « dîner pâtes »:

-« Un dîner digne d'un célibataire, précise t-il, à quoi je rétorque :
- Ou d'une étudiante !»

Je lui raconte ma journée, mes premiers pas dans Beyrouth.

Il me parle de sa vie de français au Liban et surtout de comment il a vécu la « guerre de juillet » : la peur, les réveils en pleine nuit, le missile envoyé à Achrafieh (une perceuse de puits stationnée sur un parking en terre battue a été bombardée, par erreur, en plein

jour, le 19 juillet. C'est la seule frappe israélienne qui a touché un quartier chrétien)... C'est très intéressant de l'écouter. Depuis mon arrivée, je reste consternée par la différence entre ce que j'avais imaginé voir et la réalité. Je pensais que le Liban était ravagé entièrement, que tout serait détruit. Je ne sais pas si ce sont les médias qui ont exagéré en cadrant exclusivement sur les endroits bombardés, ou alors si c'est moi, qui tellement paniquée, ai mal interprété, n'ai pas su écouter. Mais là vraiment aujourd'hui, en me baladant, mis à part les photos sur la place, rien ne laissait imaginer que le pays sortait d'une guerre. Les seuls bâtiments détruits dataient de la guerre précédente. Faut-il croire tout ce que disent les actualités ou apprendre à lire entre les lignes? Comment mes amis depuis la France imaginent la situation au Liban? Ils doivent croire que je suis arrivée dans un champ de bataille poussiéreux. Justement, après le dîner, on regarde les infos françaises. On dirait une blague. Je me demande si en fait le monde n'est pas une farce géante. Comme dans un livre de Boris Vian.

Les mails que je recevais depuis la France me confirmèrent que je n'étais pas la seule à avoir vu le Liban totalement détruit.

Jeudi 7 septembre, Beyrouth, Liban.

...Puis je passe deux heures dans un cybercafé à répondre à des mails en retard, et donner des nouvelles à maman. Mes amis depuis la France semblent inquiets de mon arrivée au Liban. Les questions fusent « comment est le paysage, comment la population a-t-elle réagi ». J'ai l'impression de ne pas être dans l'endroit qu'ils imaginent, et bizarrement, en leur répondant, j'ai peur de les décevoir...
« Non, je suis désolée, je ne risque pas ma vie à chaque seconde,

je ne marche pas sur des ruines. La vie est aussi « normale » qu'en France, il faut chercher les détails de la guerre. Les Libanais ne réagissent pas de la même façon que nous, c'est déjà presque oublié. Ou enfouti. » Je me justifie, comme si je m'en voulais de ne pas porter un casque et une mallette à pharmacie pour aller aider des enfants mutilés. Ça ferait de belles photos en plus. Oui, je dois m'en vouloir. Je n'ai rien fait et je ne peux rien faire. J'ai peur d'aller seule dans les zones qui ont été bombardées car on me l'a fortement déconseillé. J'ai peur, je suis lâche. La seule chose que je fais est d'ouvrir les yeux et d'essayer d'analyser la situation. Je ne comprends plus rien. C'est à ce moment-là que je me suis attachée à l'écriture de mon journal. Chaque jour, encore plus méthodiquement que durant le reste du voyage, je relatais mes journées en tentant de retranscrire tout ce que j'avais entendu, vu. Ce qui m'avait choquée, émerveillée. Pour le ramener avec moi. Pour le montrer. Parce que c'est la seule chose que je pouvais faire. Regarder. Puis témoigner. Le décalage entre ce que j'avais vu à la télé et la réalité. Je ne voulais pas que les gens imaginent que le Liban est sous la poussière, peuplés d'hommes à barbes et de femmes voilées de la tête au pied qui dissimulent des Kalachnikov sous leur burka. J'exagère un peu, mais n'est-ce pas la vision que j'ai de l'Irak ? Alors je me dis, si les gens pensent que le Liban est comme ça, le paysage irakien ne doit pas être « comme à la télé ». Je peux aussi faire le rapprochement avec Israël : on commence à savoir que l'image que l'on diffuse de ce pays

à travers les médias, n'est représentative que d'une petite partie du pays. Un garçon de mon école est parti en Israël au moment où, j'étais au Liban. A notre retour à Strasbourg, nous avons échangé nos témoignages : il avait ressenti ce même trouble: « étais-je vraiment dans un pays en guerre ? ». Dire que les gens continuent à s'amuser dans ces pays, ce n'est pas nier l'existence de la guerre. C'est rétablir la vérité. Car on oublie que dans un pays en guerre il y a des habitants. Il y a un peuple qui vit, qui veut continuer à vivre. Et c'est presque plus tragique de montrer des gens qui vivent au quotidien avec une sorte « d'inconscience forcée », d'oubli volontaire. J'ai souvent entendu des souvenirs de mes grands-parents qui vécurent sept ans de guerre à Beyrouth. On a du mal à imaginer un quotidien par temps de guerre : peur permanente, beaucoup de suicide autour d'eux, d'amis sous anti-dépresseurs et ce besoin de garder leurs habitudes, de faire le fête, de rire. Ils nous racontent comment ils passaient le temps, se forçant à faire des farces entre voisins, pour rire "car on a besoin de rire hein?" et "comme on était nerveux, on rigolait plus vite"... Mais l'erreur ne se fait-elle pas dans le regard qu'a l'Occident sur l'Orient ? Lors de mon échange à Barcelone, j'avais vu une exposition intitulée « l'Occident vu par l'Orient » au Centre de culture contemporain. Il était exposé des réalisations

d'artistes orientaux installées en Occident (Marjane Satrapi, Mohamed El Baz), d'artistes orientaux vivant dans leur pays d'origine, et des interviews d'intellectuels sur la question de « l'image des Arabes » L'oeuvre qui m'avait alors le plus impressionnée est un fragment du court-métrage du collectif « 11'09"01-September 11 », réalisée par l'Iranienne Samira Makhmalbaf.. Le film se déroule dans un petit village. On peut imaginer que c'est en Afghanistan. On y voit une maîtresse prévenir des jeunes enfants de possibles représailles à la suite des attentats du 11 septembre, dont ils ignorent l'existence. Elle doit leur expliquer ce qu'est un building en les amenant devant des cheminées industrielles. Mais, je commence à aborder des questions qui mériteraient un autre mémoire.

4. MISE EN FORME DU PROJET :

a. Le texte :

À mon retour en France, je fus d'abord incapable de raconter quoi que ce soit. De peur de décevoir les gens? Je me souviens d'une remarque d'une fille de ma classe à la rentrée : «- Alors l'été prochain, c'est l'Irak ou l'Afghanistan? » Non. Ce n'est pas ça. Mais comment le dire?

Après avoir retranscrit mon journal sur l'ordinateur, je le fis lire. Sur les conseils de mes lecteurs, je pris la décision d'ajouter des informations. Mon texte était trop émotif, basé essentiellement sur mes sentiments. On n'apprendraient pas grand-chose en lisant mon texte. J'ai fait parler les personnes rencontrés pour qu'ils racontent ce que j'avais envie que les autres sachent.

Une bouteille à la mer.

Jetée de toutes mes forces.

J'ai donc repris le texte de mon journal de voyage et j'y ai d'abord ajouté des informations historiques, plus ou moins subjectives.

Dimanche 16 Juillet, France, Paris.

On n'en peut plus, on crève de chaud. On rentre déjeuner à la maison. On s'installe dans le jardin. Je m'écoule et m'endors dans le hamac. Je regarde les infos. C'est toujours la merde. L'O.N.U est, une fois de plus impuissante. Cela me donne l'impression que ce conflit est comme un match de foot organisé par les grandes puissances.

Mon père n'arrête pas d'en parler. Il voit se dessiner la même chose qu'il y a trente ans. Rien n'a changé, tout reste encore sans explication et solution, comme durant la guerre civile. Je crois que même lui n'a pas vraiment compris qui s'était battu et pourquoi.

Les informations étaient faussées, les esprits manipulés pour tuer et haïr. En gros, tout a commencé quand les vainqueurs de la seconde guerre mondiale ont décidé de donner la Palestine aux Juifs. De leur plein gré ou pas les Palestiniens se sont exilés un peu partout autour (Syrie, Liban, Jordanie). Au Liban, de leur plein gré ou pas,

ils ne sont pas du tout intégrés (ou n'ont pas été intégrés). Ils se sont retrouvés dans des camps de réfugiés. Ils ont commencé à se dire que cela ne serait pas mal d'avoir un nouveau pays, alors pourquoi pas ici. Le premier attentat eut lieu le 13 avril 1975 et toucha un bus. Ce fut le point de départ du conflit qui coupa Beyrouth en deux, séparant les musulmans et les chrétiens. En 1976 l'armée syrienne arriva pour « apporter son aide » (jusqu'en 2005), et en 1978, l'armée israélienne, qui s'était dite que cela ne serait pas mal d'en profiter pour agrandir son terrain (elle resta jusqu'en 2000). Ensuite, qui se battait vraiment avec qui et contre qui et pourquoi, c'est bien cela que mes parents n'arrivent pas à m'expliquer. C'est pour cela que la version que je viens de faire de l'historique de ce conflit est sûrement subjective et grossière. Mon père me dit juste calmement « les gens ont besoin de se battre, et on se doutait que cela ne s'arrêterait jamais là-bas, c'est pour cela qu'en partant on savait qu'on ne reviendrait jamais. On ne peut pas lutter contre la nature humaine. » Le Liban reste donc pour le moment un plateau de jeux pour la guerre et les Libanais des pions.

Puis j'ai retranscrit avec plus de détails ce que les gens que j'avais rencontrés au cours du voyage m'avaient raconté.

Dimanche 10 septembre. Liban, Beyrouth.

...10h30 : Direction Zahlé, chez des amis à lui. On prend les routes de montagne, « bien moins dangereuses que l'autoroute où les gens conduisent comme des fous. » On passe par des petits villages où les beyrouthins « estivent ». Mais aussi devant des maisons qui, à partir de 1978, furent occupées par l'armée syrienne. Ces villas n'ont été récupérées par leur propriétaire qu'au départ des troupes, en mars

2005. Elles furent la preuve des tortures infligées par les soldats. Frédéric me raconte que, par exemple, un jour un soldat syrien avait mal à la tête. Il croise un passant « ici, à ce carrefour » (il me montre l'endroit) et il lui demande d'aller dans une pharmacie acheter une aspirine. Le passant revient quelques minutes après, mais il n'y avait plus d'aspirine. Alors il lui a apporté un doliprane. Ni une ni deux, il fut enfermé dans un camp quelques jours. « Ça ce n'est rien, à côté des autres trucs faits. Mais personne n'osait raconter, ce n'est que maintenant que les langues commencent à se délier. Et encore. Tu as remarqué, les Libanais préfèrent ne pas se retourner vers le passé. Pour avancer. Ou oublier. Ne cherche pas à comprendre. Mais on peut prendre exemple de leur relativité face aux événements. » J'avais déjà observé chez mes parents ce « rien n'est grave, allez, on continue ». Ce n'est que en grandissant que j'ai pensé que cela venait peut-être de leur origine, de leur vécu.

...

Vendredi 8 septembre. Liban, Beyrouth.

....Hop bus 5 et me voilà à 14h00 place Sassine.

« Oncle Charles » arrive, « livré » par son chauffeur. Il n'a vraiment pas changé. Nous allons dans un restaurant « design oriental moderne ». Il me raconte que grâce à un ami qui travaille à l'ambassade canadienne, il a pu envoyer ses trois enfants à Montréal pendant la guerre. Ils y sont toujours et vont y rester un moment. Il me dit que maintenant il déteste le Liban, qu'il ne veut pas que ses enfants continuent à y grandir. « Il est pourri ». Quand il entend la chanson de Fairouz « je t'aime Liban » à la radio, il l'éteint. « Je déteste vraiment ce pays! Mais je ne peux pas partir à cause de tout le business qu'il y a ici. » J'ai le sentiment que, ici, certains chrétiens

se sentent persécutés, envahis par les musulmans, « les chiites » surtout. Charles le confirme en disant « comment lutter contre un peuple qui fait presque huit enfants par famille ? Ils vont bientôt prendre le pouvoir. » Car au Liban, depuis la fin du mandat français en 1941, les sièges des députés sont choisis en fonction de leur religion. Cela a été établi comme cela pour représenter au mieux les pourcentages de la population libanaise. Donc, en gros plus il y aura de musulmans dans le peuple, plus il y aura de musulmans au pouvoir. Par contre le président est obligatoirement chrétien maronite, car c'était la religion la plus importante à l'époque, et le Premier ministre musulman sunnite. C'est une loi établie par la France, cela ne peut pas bouger. Mais j'ai l'impression que Charles a peur que cela change. Que cela va mener le Liban à sa fin « car nous si on fait moins d'enfants, c'est pour mieux les élever ». Oui, mais il les envoie à l'étranger. Enfin là, je crois qu'il ne faut pas chercher à comprendre. Mais parfois je me dis « qui a été assez con pour faire cette guerre civile ? », eh bien, j'ai un exemple devant moi. Et c'est mon oncle. ... Je me souviens lors de ma dernière visite au Liban, j'avais 16 ans. On était chez mon grand-père avec les enfants de Charles, sur la terrasse. On regardait le coucher du soleil. Doucement, on entend le chant qui émane du minaret. Je me retourne vers sa fille, donc ma cousine, d'un an ma cadette en lui disant que Max et moi, on adore écouter le chant de la mosquée, que c'est un son qui nous rappelle Beyrouth. Elle me répond tranquillement « moi, Mahomet, je lui aurais bien arraché le cœur ».

...

J'ai ensuite demandé l'autorisation à Frédéric (le bijoutier français installé à Beyrouth) d'utiliser

les mails qu'ils nous envoyaient. Cela crée une atmosphère « pendant ce temps là, au Liban... ».

b. les images

Durant mon séjour à Beyrouth, plus d'une fois, je me suis demandée ce que j'avais à y faire, si je ne devrais pas aller prendre en photo les zones dévastées. Avec ça, j'étais sûre de « réussir », d'attirer l'attention, de plaire à mes profs. J'en eus la confirmation lors d'un rendez-vous à l'école.

Vendredi 23 Février, Strasbourg

RDV à 10h30 en groupe avec les profs.

Pas de signes d'enthousiasme particuliers pour mes mises en pages.

Question étrange d'un de mes enseignants:

-« Mais tu n'as pas de photos ou de croquis des zones bombardées ? »

-Non, je n'y suis pas allée. »

Il paraît surpris.

-« Tu devras l'expliquer à ton jury ».

Est-ce que j'ai mal agi? Je me sens coupable.

Mais cette remarque fera ressortir le fond du problème.

Lundi 26 Février

Mon réveil sonne, je me rendors. Je fais un cauchemar étrange.

J'ai rêvé que j'étais à Byblos (ville au Liban abritant un important site archéologique) avec mon petit frère. Nous étions dans les ruines et je lui disais que cela serait mieux d'aller visiter la ville, que c'était joli aussi, qu'on allait manger une glace. De là, on avait vue sur les ruines. Des avions se mirent à lancer des bombes, mais avec des parachutes au bout. Et nous, nous voyions tout. De loin. Nous ne pouvions rien faire. Nous sommes partis. Papa est venu nous chercher avec la voiture. nous sommes rentrés à la maison. J'arrivais à Strasbourg et les gens m'engueulaient car je n'étais pas restée sous les bombes. Parce que j'avais fui, lâchement. J'avais tout abandonné. J'ai compris. Je ressens ce qu'ont dû ressentir mes parents en partant. Et ils n'en ont jamais parlé. La culpabilité de vouloir survivre. Et, en fuyant, ils ont voulu nous sauver... »

De plus, dès mon arrivée au Liban, j'ai eu l'impression d'être venue rendre visite à un ami malade, gêné de me recevoir, alors aller photographier ses plaies n'aurait pas été très poli.

Dimanche 10 septembre, Beyrouth.

...Je vois pour la première fois depuis mon arrivée une destruction faite pendant la « guerre de juillet » : une camionnette qui s'est pris une roquette, et qui est resté sur le bas-côté de la route. Voilà, je pourrais dire « j'ai vu une trace de la guerre ». Mais je ne prends pas de photos, par choix. Pourquoi, je ne le sais pas encore. ..

Dimanche 17 septembre, Beyrouth.

...Dernière et plus importante étape : Rifat et sa famille dans le petit

village de Mrousti. Le papa, la maman (une cheikha, vêtue d'une robe noire et d'un voile blanc, la seule de la famille à avoir voulu accéder à la religion), et leurs quatre enfants. Avec en plus le mari et le bébé de la sœur aînée. C'est la deuxième famille de Frédéric. On s'installe dans le jardin, à côté du verger. Nous fumons le narquilé, buvons le maté, goûtons les fruits du jardin. Les discussions tournent autour du prix des voitures en France, de la politique, de choses diverses et variées. Et puis parfois, plus personne ne parle. On se regarde juste en souriant. Ils se tournent d'un coup vers moi en me disant :

-« Tu leur diras à tes amis en France ? Tu leur diras de venir ici...

Tu leur diras que le Liban est toujours joli ? »

Je sais alors pourquoi je n'ai pas pris en photo la camionnette bombardée.

...

Les autres Libanais que je rencontrais me disaient d'ailleurs « prend le paysage en photos pour montrer à tes amis en France comme le Liban est beau » et jamais « prend le pont détruit en photos pour montrer comme le Liban est détruit. » Je ne suis pas reporter-photographe, ni journaliste.

Je suis une étudiante en graphisme. Comment pourrais-je utiliser mon savoir faire ? Pascal Colrat graphiste-photographe, qui s'est rendu au Liban en septembre et y resta quatre jours, fit plus de deux mille photos. Exemple d'efficacité.

Mais en voyant l'affiche de son exposition, je fus perturbée : il y avait écrit en grosses lettres « Quatre

jours à Beyrouth » avec en fond, un immeuble détruit. C'est très photogénique un immeuble en ruine. Surtout au Liban, car le ciel est toujours bleu et il y a une belle luminosité. Je sais que j'apprends à fabriquer des images, mais ce n'est pas la carte postale attendue que je voulais ramener. En quatre jours, a-t-on le temps de connaître une personne ? Le reporter-photographe ne nous ramène pas de fausses images. Il nous ramène le « paraître » d'un pays, d'un peuple. Mais il y a parfois une grande différence avec l'être. On ne connaît pas quelqu'un en regardant sa photo. On est renseigné sur son physique. Mais son passé ? Ses pensées ? Je ne veux pas critiquer les reporters car, comme on le dit souvent « on a besoin de ses photos de guerre. Les gens doivent voir pour croire. Pour être touché ». Pour envoyer quinze euros à un enfant cambodgien, on doit le voir les mains dans une décharge publique en putréfaction. Mais pourquoi quand on voit des pays en guerre, on ne se dit pas que, finalement, on est en sécurité dans notre pays ? Pouvoir marcher dans la rue sans avoir peur est une chance, pouvoir construire, faire des projets d'avenir, des enfants sans penser que tout peut-être détruit dans son pays n'est-ce merveilleux ? Non. L'insécurité en France est là. L'image de l'insécurité est utilisée par les politiciens. Et on y croit.

J'ai donc fait le choix de ne pas montrer de photos. Cela aurait de plus apporté une notion de « réalité » très forte. Une sorte de preuve de mon voyage. Or durant tout mon séjour au Liban, j'ai l'impression de vivre quelque chose d'irréel. J'avais donc l'impression que l'image photographique arrêterait l'imagination du lecteur, contrairement à mon projet vidéo, ou j'utilise l'image pour entraîner le spectateur dans mes histoires.

c. Les journaux intimes en images :

De nombreux artistes utilisent la vidéo pour parler de leur quotidien. Le premier à avoir popularisé le journal filmé est le cinéaste Jonas Mekas. Il dit : « Je veux prendre la parole en faveur du petit, des actes invisibles de l'esprit humains, si subtils, si petits qu'ils meurent dès qu'on les place sous les "sunlights ". (...) Je suis pour l'art que l'on fait les uns pour les autres par amitié, pour soi-même. »

Mais je vais arrêter là, nous sommes le 20 mai 2007, il est 23h01, je viens de regarder la page du monde. En premier titre « Sanglants affrontements dans le nord du Liban »

Je devrais définir les enjeux de mon projet dire ce qu'il m'a apporté, les questions que je me suis posées, les réponses que j'ai trouvées. Mais je ne peux pas mentir. Je ne veux pas conclure car il n'y a pas de réponses à toutes les questions, et je ne sais toujours pas si ce que j'ai fait aura une quelconque utilité. Car je n'ai toujours pas compris... Les massacres, les tueries, les guerres... Cette folie humaine défie toutes les lois de la logique. Et c'est peut-être cette irréalité qui fait que beaucoup de gens s'intéresse à l'histoire du Liban. Des quantités de choses ont été écrites sur les drames libanais, mais toujours avec une certaine réserve, car on était jamais sûr de ses informations. J'ai souvent entendu « mais je ne comprends pas, les religions ne cohabitaient pas autrefois sans problème ? ». Les Libanais eux-mêmes, aiment se répéter «les cinq doigts d'une main sont dissemblables. Pourtant, c'est la même main.» C'était ça, le miracle libanais. Mais ne serait-ce pas qu'une illusion? Le Liban paraît en paix, mais ne l'est pas. Comme tous les jours autour de nous, nos amis paraissent et ne sont pas. L'image que nous donnons n'est pas forcément celle que nous gardons. C'est pour cela que, pour moi, les écrits personnels restent un terrain privilégié et intarissable. Finalement, bien que l'on puisse trouver la démarche d'écrire sur soi très égoïste, elle est une étape avant l'ouverture aux

autres, un passage obligé pour certains.
Car se montrer tel que l'on est sans peur n'est-ce pas
une dure épreuve? C'est pour ces raisons,
qu'à travers mon mémoire et mes projets, j'ai essayé
« d'être » le plus possible. D'écrire et de réfléchir
avec intégrité. En espérant, que l'humanité qui s'en
dégagera fera miroir sur vous.

Merci à

Anne Bonnin,
Philippe Delangle,
Frédéric doumeng,
Liliane Mazlo,
Liza Nguyen,
André Rodeghiero
et Alain Willaume.

SOURCES:

Bibliographie :

Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières*, éditions le livre de poche, 1998.

Philippe LEJEUNE et Catherine BOGAERT,
Le Journal intime, Histoire et anthologie, éditions Textuel, 2006.

Thomas CLERC, *Les écrits personnels*, éditions Hachette Supérieur, 2001.

Le journal intime, publication de l'école moderne française. 1993.

Françoise SIMONET-TENANT, *Le journal intime*, édition Nathan, 2001

Jean-Claude KAUFMANN, *La femme seule et le prince charmant, enquête sur la vie en solo*, éditions essais et recherches chez Nathan, 1999.

Joseph G. CHAMI- Gérard CASTORIADES,
Liban 75/76, jours de misère, auto-édition.

Artistes :

Liza nguyen (<http://www.liza-nguyen.com>).
Pour son projet :Souvenirs du Viêt Nam.

Jonas MEKAS (<http://www.jonasmekas.com>).
Pour ses séquences 365 films (visibles sur son site)
et son film Walden (Diaries, Notes & Sketches) 1969.

Expositions:

Occident vist des d'Orient (L'occident vu de l'Orient) au CCCB, Barcelone (Espagne), en septembre 2005.

<http://www.cccb.org/cast/activ/expos/expos.htm>

Ce qui arrive, exposition conçue par Paul Virilio à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, du 29 novembre 2002 au 30 mars 2003.

quatre jours à Beyrouth et au Liban, Pascal Colrat.

Conférence :

Texte de Renée Rioul, prononcées lors d'une conférence donnée à l'université de Strasbourg en 2003

Philosophes :

Gurdjieff
Paul Virilio

Émissions de radio:

Nous autres, de Zoé Varier (le vendredi à 20h10).

«Entre le portrait, l'autoportrait et le journal intimes, c'est une émission où chacun deviendrait, en partie, le temps d'une semaine, le narrateur de sa propre vie. Muni d'un petit magnétophone ... »

Filmographie :

Les dialogues du film *Hiroshima mon amour*, écrits par Marguerite DURAS. Éditions Gallimard, 1960. P.26, 27.

Un fragment du court-métrage du collectif « 11'09"01-September 11 », réalisée par l'Iranienne Samira MAKHMALBAF.

• Chloé Mazlo •
diplômes juin 2007 • Esad Strasbourg